

# PSYCHANALYSE URBAINE : CHARLEROI SUR LE DIVAN

Entretien avec **Laurent Petit**, **Charles Altorffer**, Agence Nationale de Psychanalyse Urbaine (ANPU) et **Fabrice Laurent**, directeur de l'Eden-Centre culturel régional de Charleroi, Belgique.  
Propos recueillis par **Lisa Pignot**

**L'Agence Nationale de Psychanalyse Urbaine (ANPU) est un OVNI dans le paysage urbain. Diagnostiquant les territoires qu'elle traverse par un langage puissamment poétique puisant dans la beauté des lieux et des personnes qu'elle rencontre, l'Agence cherche à résoudre les névroses et les troubles psychiques qui affectent nos villes et nos campagnes. Pour cela, elle ausculte le territoire, analyse les données et les dons nés, pense la cicatrisation, avec délice et délectation, afin d'atteindre le Nirvâna urbain. À terme, l'ANPU prévoit de psychanalyser la Terre entière. Un entretien à trois voix autour du « cas Charleroi ».**

**L'Observatoire** – L'ANPU psychanalyse les territoires depuis dix ans – ce qui représente une soixantaine d'études de cas ! –, existe-t-il des névroses récurrentes ou dont vous observez la montée en puissance ?

**Laurent Petit** – Parmi les névroses récurrentes, il y a la névrose post-industrielle. L'outil industriel est en train de se décomposer partout, plus ou moins rapidement, sans alternative sociétale pour remplacer les emplois que cela procurait. Il y a beaucoup de territoires en déshérence à cause de cela et ils finissent par tomber en dépression. C'est la première grosse névrose. La deuxième, c'est la mort des centres-villes, le manque de vie récurrent dans toutes les villes après 18 h ou 19 h. Tous les commerces ont disparu à cause des centres commerciaux qui sont désormais à l'extérieur des villes et qui provoquent la mort du tissu social. Les villes sans cœur se meurent et deviennent dures à vivre. Apparaît alors le phénomène de « losangelisation », c'est-à-dire l'étalement urbain, qui prend des formes de plus en plus aberrantes. Certains habitants sautent même l'étape péri-urbaine et deviennent des néo-ruraux. C'est le début de l'exode urbain.

**Charles Altorffer** – Il n'y a pas de généralité à faire, chaque territoire patient est unique. C'est d'autant plus vrai que les villes sont souvent polynévrosées. Les combinaisons peuvent devenir infinies. On trouve des névroses récurrentes issues des bouleversements civilisationnels actuels, comme le souligne Laurent, mais j'ai davantage de fascination pour les cas rares comme le « syndrome maniaco-défensif » des villes conçues et développées dans l'unique but de défendre des frontières, ou encore le syndrome de Stockholm développé entre Alger et la France, la reproduction du schéma médiéval avec, en guise de rempart, un périphérique aérien et une ceinture verte.

**L'Observatoire** – Parlez-nous un peu du cas Charleroi que vous traitez actuellement... Est-ce un « cas intéressant » ? Pourquoi l'Eden a-t-il souhaité mettre Charleroi sur le divan ?

**Charles Altorffer** – C'est même un cas unique ! On a rarement croisé une ville construite pour et par l'industrie – ce qui fait que la dépression actuelle y est d'autant plus profonde. On pourrait faire une comparaison lointaine avec Decazeville, une ville du sud-ouest de la France qui, comme Charleroi, a été construite pour

l'industrie. Malheureusement, quand une mono-industrie s'effondre, c'est un carnage ! L'histoire de Charleroi fait passer cette toute petite ville du statut de locomotive économique pour la Belgique à celui de métropole (après fusion des communes) à qui l'on n'accorde pas d'autre pouvoir à l'échelle nationale que d'être une terre d'expérimentation en matière d'actions sociales. C'est une ville qui a besoin de réaffirmer son Moi urbain.

**Laurent Petit** – Charleroi et Decazeville ont comme autre point commun une baisse de la population de la ville centre et ce, dans des proportions invraisemblables. La population de Decazeville est passée de 21 000 à 6 000 habitants, soit le même ordre de grandeur qu'à Charleroi. Cela donne des « villes artificielles », sortes de bébés-éprouvettes imposés par le père État. Ce sont avant tout des constructions économiques de villes. Elles ne naissent pas « par la population » ce sont les populations qui viennent s'agglomérer à un projet qui s'effondre avec la fin de l'ère industrielle.

**Fabrice Laurent** – Inviter l'ANPU à Charleroi n'est évidemment pas neutre. Charleroi a toujours souffert d'une mauvaise image. Nous sommes une ville

## “La démarche de l’ANPU consiste à reprendre le canevas de la psychanalyse classique en faisant parler la ville.”

ouvrière, sans université, sans bourgeoisie de vieille souche. Charleroi souffre de tous les syndromes de la post-industrialisation à commencer par le développement de la petite et de la grande criminalité. Plus récemment, nous sommes devenus la ville de Marc Dutroux, la ville des affaires politico-judiciaires... En plus de cette mauvaise réputation, ce qui est frappant, lorsqu'on arrive à Charleroi, c'est ce Ring improbable, un périphérique à l'américaine qui défigure tout et les usines à proximité du centre-ville... Ajouter à cela un cœur de ville en travaux et vous avez un terrain propice à la psychanalyse urbaine... !

**L'Observatoire – Un sondage néerlandais assez récent a révélé que Charleroi était considérée comme la ville la plus laide du monde, est-ce aussi cela qui en fait un cas unique ?**

**Charles Altorffer** – Oui, surtout si on le voit comme un début de reconversion. C'est assez amusant quand on sait qu'au moment de l'âge d'or industriel, on identifiait Charleroi au « Pays Noir » – soit à une image assez négative. Mais à partir du moment où cette image a été revendiquée, c'est presque devenu une qualité porteuse d'un nouveau tourisme. Grâce à l'autodérision, on a transformé un défaut en qualité. On peut constater, par exemple, une fierté retrouvée pour les terrils, avec l'organisation de circuits de randonnée. Ce qui était hier encore considéré comme monstrueux intègre aujourd'hui un patrimoine à mettre en avant dans le marketing territorial. C'est une forme de renarcissisation spontanée impressionnante !

**Fabrice Laurent** – Disons que, pendant des années, la stratégie de la municipalité a consisté à gommer les défauts et à mettre en

valeur les veilles pierres dont Charleroi est finalement fort dépourvue. Le changement de paradigme vient des artistes et des porteurs de projets. L'appellation « Pays Noir » est aujourd'hui imprimée sur des T-shirts que l'on s'arrache, les fêtes du jeudi soir au Rokerill (une ancienne usine rachetée par des artistes) ne désemploient pas et on ne compte plus les références à Charleroi dans le nom de collectifs musicaux : Poumon Noir, Black Land Crew, CharlyKingston... Récemment, la chanteuse de jazz Mélanie De Biasio, originaire de Charleroi, a appelé son dernier album « Blackened Cities » avec une photo des usines en noir et blanc sur la pochette. Sur cet aspect, il existe certaines similitudes avec Marseille...

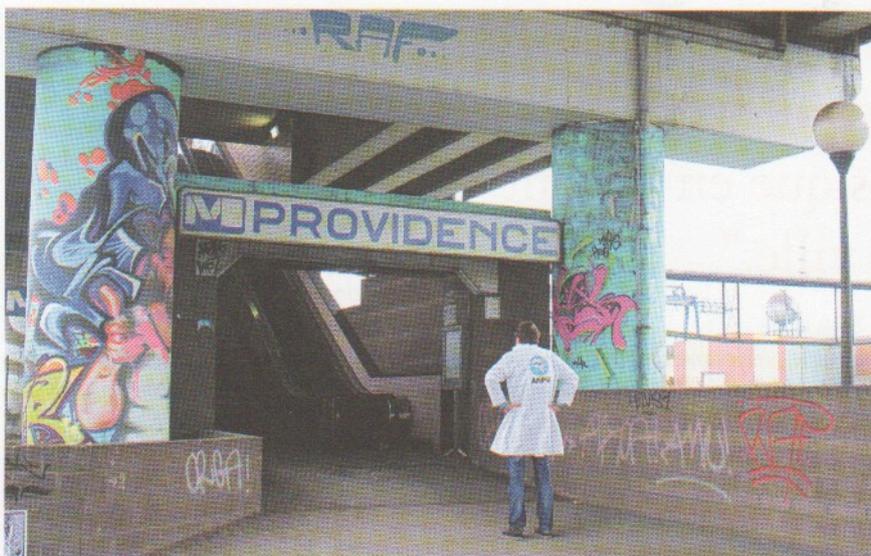
**L'Observatoire – Faire la psychanalyse d'une ville, concrètement, comment ça marche ?**

**Laurent Petit** – La démarche de l'ANPU consiste à reprendre le canevas de la psychanalyse classique en faisant parler la ville. Nous le faisons via des experts, des personnes qui la pratiquent dans leurs domaines professionnels, dirigeants d'associations ou d'entreprises, etc. Nous allons à la rencontre des grands connaisseurs de la ville (des journalistes à la retraite, des élus retirés des affaires, etc.) grâce à un calendrier de rendez-vous préparé en collaboration avec la structure d'accueil. Ensuite, nous nous laissons guider par le hasard. On se balade dans la ville, on dérive et on rencontre des gens dans la rue. Nous organisons les « opérations divan » durant lesquelles nous interrogeons les habitants sur leur ressenti de la ville. Nous accumulons un nombre considérable d'informations, d'images, de livres, etc. Nous faisons également un tour sur Internet (mais on attend de bien connaître la ville pour le faire

sinon on pourrait tout aussi bien rester chez nous !). On prend des notes, des photos. On laisse passer un mois ou deux avant d'élaborer une grille d'analyse visant à décrypter l'environnement familial de la ville – c'est-à-dire la façon dont elle s'est constituée : par la détection des ancêtres généalogiques, les parents nourriciers, géologiques, mythologiques mais aussi les grands pères castrateurs, les grands maires, et toutes les personnalités qui ont marqué la ville. On crée de la sorte une mythologie familiale autour de la ville. Nous cherchons ensuite à savoir si la ville a subi des traumatismes (guerres, invasions, crises économiques, épidémies, tuiles, « coups du sort »...). À partir de là, nous pouvons déterminer le portrait névrotique de la ville. Il y a peut-être une névrose, deux névroses, plusieurs... Il y a peut-être également des points de la ville très précis dont on ne sait pas quoi faire. On les appelle des PNSU (Points Névro Stratégiques Urbains). Il faut ensuite mettre en place des traitements urbains, architecturaux, économiques, sociétaux, voire cathartiques. On conçoit des événements collectifs pour ressouder la ville, revivre les traumatismes afin de pouvoir les évacuer. Enfin, nous présentons ce travail sous la forme d'une conférence à la population. On peut aussi aller plus loin, en installant de faux panneaux de chantier dans la ville pour présenter nos projets. Nous pouvons également concevoir des dépliants touristiques où l'on projette la région en 2030 (comme nous l'avons fait en Camargue) ; cela peut aussi prendre la forme d'un marquage urbain à l'image du monument de réconciliation entre Tours et Saint-Pierre-des-Corps, etc. Et puis nous passons d'une ville à l'autre... compte tenu que nous nous sommes donné pour mission de psychanalyser le monde entier.

**L'Observatoire – Ce premier temps d'investigation mené par l'ANPU, à travers ce carnet de rendez-vous, n'est-ce pas, déjà, une forme de diagnostic partagé avec des acteurs du territoire ?**

**Charles Altorffer** – On suggère plutôt une liste de rendez-vous potentiels qui nous intéressent, avec quelques incontournables : rencontrer un historien, aller faire un tour



© Charles Altorffer

aux Archives, etc. Mais ce travail tient énormément à la structure qui nous accueille et qui va pouvoir suggérer les bonnes personnes, les bons rendez-vous avec des gens qui ont envie de parler de leur ville. Une bonne psychanalyse tient avant tout à la volonté de la ville de se coucher sur le divan. Dans notre méthode, il y a aussi une grande part d'improvisation et de dérive pour flâner les endroits et les habitants intéressants.

**Fabrice Laurent** – La démarche est particulière. Quand vous recevez des invités quelques jours chez vous, la logique consiste à ne montrer que les bons côtés. Vous en profitez pour leur faire découvrir les musées intéressants, les bons restaurants... Il y a même une grande chance que leur venue coïncide avec un événement ou un festival important. Ils auront donc une vision complètement magnifiée du quotidien. Dans le cas présent, c'est un peu tout le contraire ! Nous avons souhaité inviter l'ANPU en pleine semaine et en dehors de tout événement marquant. Nous avons joué le jeu en listant des personnes qui pouvaient, à leur manière, illustrer toutes les névroses citées plus haut... Ce n'est pas si évident comme travail préparatoire quand vous êtes vous-même originaire de l'endroit. Sans trop dévoiler la démarche menée à Charleroi – puisque les rencontres sont censées rester anonymes – l'ANPU aura pu rencontrer le « Père » (l'ancien

Bourgmestre historique de Charleroi) et manger des frites chez « Robert », une friterie qui nourrit la ville depuis 1952 ! Et tout cela en blouse de psychanalyste urbain !

**L'Observatoire – Pendant l'« opération divan », vous faites passer un questionnaire chinois aux habitants pour capter l'inconscient des villes. Est-ce aussi une manière ludique de mobiliser un public sur la fabrique de la ville ?**

**Laurent Petit** – Non, ça c'est un peu l'utopie de la démocratie participative de vouloir mettre la population dans le coup. Avec les « opérations divan », nous nous intéressons davantage au ressenti des habitants. Ils considèrent la ville comme quelque chose qui doit leur apporter quelque chose. Ils sont davantage dans une posture de « consommateurs de ville » que de « créateurs de ville » et les conversations peuvent être décevantes. Ils connaissent très peu de choses sur l'histoire de leur ville. Bien sûr, il peut y avoir des pépites et des rencontres passionnantes mais, très souvent, nous sommes confrontés à de l'aigreur, à un ramassis de plaintes contre les places de stationnement, les crottes de chien, l'insécurité, etc.

**Charles Altorffer** – Nous considérons ces constats comme des symptômes qui nous poussent à chercher les nœuds urbains à débloquer.

**Laurent Petit** – Si l'on souhaite donner des éléments à la population pour qu'elle puisse proposer et comprendre sa ville, il faut faire de la pédagogie. Ce n'est pas notre mission. Nous préférons ouvrir l'imaginaire.

**Charles Altorffer** – C'est une sorte de pédagogie par l'absurde. Il y a aussi un vrai plaisir, de la part des habitants, à pouvoir parler de leur ville. Ça fait du bien et, en soi, c'est déjà un acte thérapeutique ! Le questionnaire chinois permet de parler de sa ville de manière légère. Le vrai problème de l'urbanisme, c'est que tout le monde pense qu'il est réservé à une caste de spécialistes (qui sont d'ailleurs autoproclamés) mais que ça ne leur appartient pas... En revanche, rêver la ville est ouvert à tout le monde. Quand les habitants arrivent sur le transat et qu'ils s'aperçoivent qu'ils n'ont pas besoin de maîtriser un vocabulaire de spécialiste pour évoquer leur ville, ils sont généralement apaisés et se laissent aller aux confidences.

**Fabrice Laurent** – L'Eden n'a pas cherché une mobilisation de grande ampleur. Nous avons plutôt choisi d'obtenir un échantillon significatif du ressenti de la population et de faire en sorte que l'« opération divan » ait lieu sur le marché dominical, un moment rassembleur où toutes les couches sociales et générations se croisent...

**L'Observatoire – Il est arrivé qu'une collectivité vous dise que votre analyse avait abouti aux mêmes conclusions que celles formulées par l'agence d'urbanisme locale... Il y a donc bien un petit fond de vérité dans ce que vous révélez ? Que compte faire l'Eden du matériau recueilli ?**

**Laurent Petit** – On a effectivement eu le cas d'une enquête qui avait abouti aux mêmes conclusions qu'une étude urbaine à Port Saint-Louis. On avait fait un travail assez minutieux pour ce projet, notamment dans la mise en forme pour la restitution, ce qui avait peut-être brouillé les choses.

**Charles Altorffer** – En moins de deux plans quinquennaux, nos travaux ont traversé les théâtres pour arriver



aux oreilles des collectivités. Depuis deux ou trois ans, les collectivités, les architectes ou les urbanistes deviennent nos commanditaires. Tout à coup, nous sommes intégrés à un autre circuit où les résultats de l'enquête en tant que tels sont davantage attendus que la performance théâtrale.

**Fabrice Laurent** – La venue de l'ANPU à Charleroi s'inscrit dans une démarche plus globale d'analyse partagée du territoire à réaliser dans le cadre du nouveau Décret relatif aux Centres culturels en Fédération Wallonie-Bruxelles. Tout le processus, qui se veut plus significatif que représentatif, vise à remettre du sens dans l'action du Centre culturel et à définir des enjeux de société qui seront par la suite déclinés en propositions culturelles et artistiques... Les Centres culturels n'ont pas vraiment d'équivalent dans le modèle culturel français qui a séparé l'éducation populaire et les arts. Aussi étrange que cela puisse paraître, la démarche insolite de l'ANPU servira donc à la constitution du dossier très sérieux que nous enverrons au Ministère.

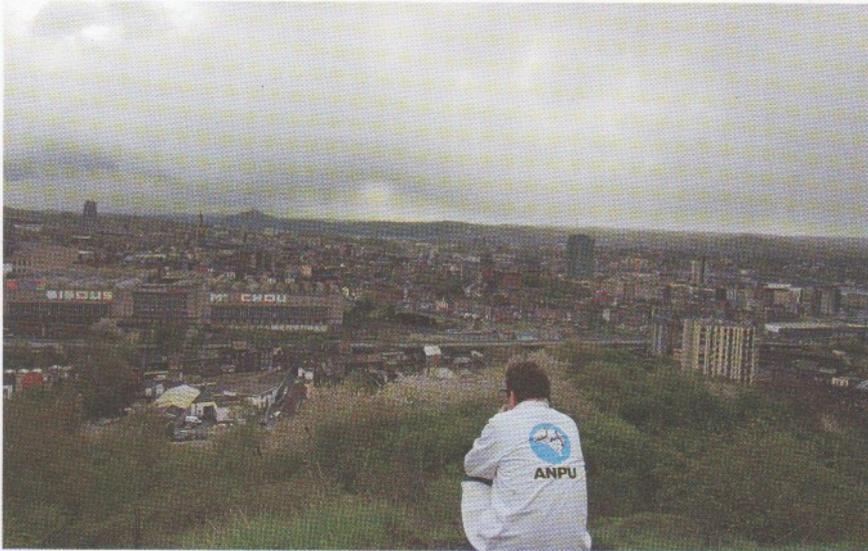
L'autre objectif, plus évident et habituel pour l'ANPU, est d'alimenter le débat et de participer à la construction du projet de ville, ce qui est déjà l'objectif de la Charleroi Academy, une Université populaire que nous avons lancée avec Charleroi BouwMeester<sup>1</sup> et le Professeur Eric Corijn de la VUB (Vrije Universiteit Brussel).

**L'Observatoire – Répondre à des commandes publiques pour faire un diagnostic de territoire, est-ce contradictoire avec l'idée d'intervention artistique ? Jusqu'où l'art peut-il aller dans ce rôle-là ?**

**Laurent Petit** – Nous avons eu une expérience assez désastreuse avec la Ville de S. On a été parachuté dans ce projet par une agence d'urbanisme qui trouvait notre démarche amusante. Ils nous ont mis dans l'équipe. On a répondu à l'appel d'offre. Mais, une fois sur place, on s'est aperçu que l'agence d'urbanisme avait déjà écrit son projet d'urbanisme et donc que notre travail de diagnostic ne servait plus à rien... Le pire est que la mairie et

les habitants, n'ont pas du tout compris ce qu'on venait faire dans cette histoire. Cela a provoqué des réactions assez violentes... sans que nous ne puissions faire le dixième de ce qui était prévu. On a bien sûr tiré les leçons de cette expérience douloureuse en essayant, dans les projets à venir, d'ouvrir la brèche : c'est-à-dire commencer par faire travailler l'ANPU avant d'envisager un projet urbain. Nous sommes confrontés à des situations ubuesques ou kafkaïennes chaque fois que les opérateurs nous demandent de travailler avec la population pour imaginer un projet tout en nous demandant que celui-ci soit défini par avance ! Il y a des points d'incohérence et d'impossibilité absolument spectaculaires qu'on ne va peut-être pas réussir à surmonter. On est vraiment en *crash-test* sur tous ces projets... Ce n'est pas du tout la même liberté que celle que nous avons pu connaître sur le terrain artistique et culturel.

**Charles Altorffer** – Cette liberté est à prendre. L'écueil que nous essayons désormais d'éviter, c'est que l'ANPU ne soit pas « rangée » dans la branche participa-



tive, concertation, « co-construction », « co-urbanisme », où tout le monde est « co-quelque chose »... Au prétexte que nous avons une image de marque assez forte avec les « opérations divan », on voit dans l'agence une caution pour la créativité participative. Or, notre travail ne se situe pas là du tout ! On sait faire parler les territoires, on sait faire remonter l'information et la traduire de manière ludique en programme thérapeutique, puis nous cherchons des projets enchanteurs. Si ce travail sert au projet d'urbanisme, alors pourquoi pas ? Mais nous laissons la « concertation » à ceux qui savent l'animer. Il y a toutefois un volet que l'ANPU pourrait développer dans les années à venir, c'est l'accompagnement aux mutations urbaines. Dans ce long processus qu'est la transformation de la ville, on pourrait imaginer que l'ANPU intervienne quand il s'agit d'entamer un chantier pour proposer des choses relevant de l'événement, par exemple pour tester le devenir de la ville. On a tous entendu parler des journées sans voiture qui sont une façon

de tester la ville autrement. On pourrait, par exemple, imaginer une cérémonie d'au revoir à une rue qui va être condamnée le temps d'un chantier pour que le chantier se passe mieux. Je pense qu'on peut trouver une nouvelle place ici.

**Laurent Petit** – C'est un tournant délicat car c'est une utopie de vouloir que l'artistique serve à quelque chose. Le travail artistique est très immatériel alors que l'urbanisme reste très matériel. L'architecte revendique d'être artiste mais il est accablé par le réel. Tandis que l'artiste, c'est le contraire, il chercherait à influencer le réel mais il est trop emporté par son imaginaire...

**L'Observatoire** – À Charleroi, la restitution de votre travail se fera dans le cadre de la Charleroi Academy, qui reçoit habituellement des chercheurs, des experts, etc. Là aussi, ne risquez-vous pas une confusion ou un glissement de registre par rapport à votre travail ?

**Charles Altorffer** – Là, c'est complètement le décalage qu'on apprécie. L'ANPU a beaucoup joué ses conférences lors de colloques, dans des écoles, etc. C'est la force de l'ANPU de jouer sur cette ambiguïté : le vrai, le faux, l'artistique, le scientifique mais aussi de s'adresser à un public qui n'a pas acheté de billets de théâtre. On a plutôt tendance à aimer ça. Dans le cas de Charleroi, ce qui est intéressant c'est que l'on participe à un diagnostic de territoire à une échelle assez large. Je ne sais pas s'il faut trouver une raison d'être à l'art mais, en tout cas, à Charleroi, ça va au-delà de la seule finalité de faire un spectacle.

**Laurent Petit** – Jouer devant un public qui ne sait pas qu'il va assister à un spectacle et qui pense qu'il va entendre un expert, c'est une émotion théâtrale très forte, voire beaucoup plus puissante que de jouer dans un théâtre car on sent que le public est en danger, qu'il est complètement chamboulé. C'est une expérience que j'adore en tant que comédien.

**Charles Altorffer** – Le seul glissement que l'on risque, c'est que notre science poétique fasse école !

Entretien avec **Laurent Petit** et **Charles Altorffer**,  
Agence Nationale de Psychanalyse Urbaine (ANPU)

et **Fabrice Laurent**  
Directeur de l'Eden, Centre culturel régional de  
Charleroi (Belgique)

Propos recueillis par **Lisa Pignot**  
Rédactrice en chef